CLAIRE FOURIER
« Une plume insolite »

Fille de terre et de mer, Claire Fourier voit le jour à Ploudalmézeau dans le Nord-Finistère.
Durant son enfance, sa mère, fille d'un marin de la Royale, lui transmet son goût pour la littérature française, notamment en lui faisant découvrir des écrivains comme Montherlant – dont elle avouera plus tard apprécier *le radicalisme et l'écriture incisive* - et Mauriac, tandis que son père, fils de modestes paysans, parlant exclusivement le breton jusqu'à l'âge de cinq ans, lui lègue le pouvoir imagé et le rythme cadencé de la langue.
Grandissant au sein d'une génération qui cèle ses origines bretonnes, elle-même sera héritière de ce déni jusqu'au jour où une rencontre déterminante pour son parcours littéraire et surtout pour son identité profonde, l'oblige à affronter sa celtitude. Qui d'autre que Jean Markale, l'écrivain, poète et prodigieux conteur mais surtout l'homme passionné de culture celtique, aurait pu se permettre de lui scander : « Tu es celte, tu es la femme celte ! ». Elle rendra hommage à l'ami écrivain, disparu trop tôt, en contribuant à la parution de son dernier ouvrage ***L'homme lesbien***, à titre posthume.
Diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure des Bibliothèques, elle enseigne un temps comme professeur de Lettres à Paris, puis exerce la fonction de bibliothécaire à Annecy et au Havre, mais la carrière itinérante de son mari la contraint à mettre un terme à son propre cheminement professionnel, sans pour autant qu'elle abandonne le milieu littéraire. Elle collabore à diverses revues avant de se lancer dans le roman ou le récit, imposant d'emblée un style narratif qui puise aux sources d'une introspection à laquelle s'allient rêverie intime, lyrisme romantique, douceur insolente, amour de la fantaisie, amour humain, amour tout court, réflexions mystiques, références culturelles, solitude désespoir, solitude sérénité, franchise du verbe, justesse du mot… et tant d'autres vertus langagières indéfinissables qu'aucune frontière des genres ne peut limiter. Tout fragment de vie est source d'inspiration, champ d'écriture spontanée et sans code. Le lecteur se familiarise au fil des lectures avec une écriture physique, une langue devenant chair sous une plume voluptueusement mordante.
Bernard Noël, judicieusement, dit de l'auteure qu'elle a inventé un nouveau genre : « la sensualité verbale ».
Comment s'offusquer d'un tel propos en se plongeant dans les méandres souterrains d'un ***Métro Ciel*** ou en suivant les réflexions d'une Colombine ***Au clair de la solitude***.
Elle reconnait avoir eu la chance de travailler pour Jean-Paul Rocher, éditeur séduit par cette forme d'esprit et cette puissance d'écriture qui la caractérisent, et qui, loin de la clôture mentale redoutée ni consensus commercial, assura la publication d'une majorité de ses ouvrages.
Aujourd'hui, elle effectue de fréquents séjours à Carnac près des menhirs où, visage offert au vent, elle hume la fleur de sel. Sur ce sol breton, elle cultive son jardin de solitude et se regorge de silence, elle aime tant *l'automne quand la nuit tombe vite*. Quant à Paris, où elle vit principalement, elle tente d'y éviter l'animation brouillonne et perpétuelle, fuyant les mondanités.
On peut aisément comprendre qu'elle ait pour lecture de chevet les œuvres complètes du philologue et philosophe allemand Nietzsche et qu'elle voue une passion immodérée pour l'un des

plus grands maîtres de la littérature mondiale, Hermann Melville, au point de lire les trois traductions de son illustre roman ***Moby Dick***.
Nulle prétention au sens de vanité chez Claire Fourier, mais une saine ambition, celle de faire don aux lecteurs de récits qui encouragent l'exploration de leur « moi » secret.

Quelques références bibliographiques

Dans son premier ouvrage ***Métro ciel*** – suivi de ***Vague conjugale*** – publié en 1996, l'auteure confie à un ami son extraordinaire rencontre « souterraine ». D'emblée, le lecteur englouti dans le tunnel d'un désir plus fort que la raison savoure la puissance d'une écriture sublimant les regards fortuitement croisés, puis divinement aimantés, qui finalement s'absorbent et se noient. La sagesse n'est plus vertu garante des pulsions à assouvir, néanmoins l'adultère est pardonné d'avance pour cause de plume lascive à souhait. Comment ne pas succomber aux tourments de l'extase, à l'acmé des chairs embrasées, à la jouissance dans son éphémère. Chaque grain de peau suinte d'une fragrance que la sensualité de style transcende au-delà d'un simple corps à corps. Les ondes de plaisir se propagent avec délice dans cet intime océan. Au rythme d'incessantes marées, les mots écument de la plus infime caresse, de la moindre vague de désir mais savent aussi se faire tendres ressacs de l'incandescente folie ou des corps furtivement apaisés.
On souhaiterait prolonger le vertige…
D'un sujet banal, exempt de vulgarité, l'auteure ne nous offre-t-elle pas la saveur d'un fruit défendu pour mieux l'opposer à l'amertume piquée de malice de cette ***Vague conjugale*** où le sexe est irrémédiablement condamné à l'ennui ?
Cette deuxième partie évoque un mari sexuel et une femme sensuelle que les années de vie commune figent dans un no man's land de silence pour un sujet résolument tabou. Ici, la bestialité prime sur l'érotisation des gestes, seul le rêve d'amant peut rendre cette navrante situation supportable…

Dans ***Je vais tuer mon mari*** paru en 1997, l'auteure pratique l'autopsie de 25 années conjugales où faits et gestes minutieusement disséqués révèlent un bilan des plus affligeants.
Anne n'en peut plus, c'est décidé…
Seule dans un studio, munie d'une plume ayant la précision d'un scalpel, elle extirpe le mal à la racine, l'analyse, en rapporte l'irréversible verdict sur papier. À l'encre couleur de fiel, en 11 chapitres et sans perdre haleine, elle procède à la rédaction d'un journal intime sous l'influence d'une obsédante pulsion meurtrière. Tous les moyens sont bons dans ce talentueux assassinat épistolaire !
Mue par un élan jubilatoire, elle incise chaque parcelle d'une mémoire sans relief de volupté, elle taille dans le vif d'un homme « pratique », cartésien à l'excès qui calcule pertes et profits tandis qu'***Elle*** souhaiterait la même soif pathologique d'instants de tendresse. Un « cérébral » affreusement prévisible, dépourvu de toute sensualité, pratiquant ascétique de la chair d'alcôve alors qu'elle rêve de joutes charnelles. Mutique par absence de fantaisie…
Femme et surtout Celte par excellence, Anne, recluse dans son rôle d'épouse, de mère et son sens du devoir, ne supporte plus ces champs clos. Elle étouffe, elle veut jouir de son corps, elle se délecte de pensées à fleur de libertinage. Lady Chatterley contemporaine, elle s'égarerait bien dans les bras d'un garde-chasse pourvu qu'il l'étreigne…
Cette fugue intérieure affranchie de toute redondance féministe n'est que fugace exérèse mentale d'un quotidien auquel elle doit s'accommoder. Dans un dernier spasme, elle accouchera malgré tout de sa renaissance.

En 1998, avec ***Ce que dit le vent d'Ouest***, Claire Fourier nous invite à un voyage intérieur.
Au miroir des confidences intimes, une grand-mère et sa petite-fille, toutes deux singulièrement prénommées Anna, se réfléchissent dans le même tain. Héritière de cahiers secrets, d'une plume encrée d'émotion, l'auteure se fond dans le verbe de son aïeule pour y conjuguer le sien. Sans se confondre, les voix s'unissent pour donner matière à ce récit méditatif semblable à une lettre que le vent d'Ouest emporterait loin de tout épanchement morbide.

Les pensées communes s'articulent avec harmonie, s'enchaînent au goût de la vie et des autres, s'exacerbent pour offrir une saveur d'authenticité. Les maux se diluent dans un souffle éthéré, le quotidien s'accorde à tous les temps tandis que les heures s'écoulent sans monotonie.
Véritable kaléidoscope de l'âme et de l'esprit servi par une écriture sans fard que deux générations empreintes d'un même regard ont porté vers l'infini…

En 1999, paraît tout d'abord ***La trace***, empreinte douloureuse du passé, mémoire indélébile où l'auteure prend subtilement soin du mot pour se souvenir. D'une précision sans faille, la plume aiguisée se veut à la fois grave et lumineuse, mais avant tout si juste que l'oubli devient inconcevable.
Cette même année, ***L'amante océane*** veut de nouveau briser le carcan d'une vie tristement maritale. Maria se recueille à bord d'une barque, plongeant son esprit dans l'abîme des souvenirs que le visage et les caresses d'un amant ramènent à fleur d'eau. Au fil d'une écriture poétique, le déchirement émerge de l'inévitable abandon. Tout égarement serait indigne d'une mère de famille, la douceur des sensations cède alors la place à la raison. Le lecteur chavire de plaisir dans l'océan intérieur d'une femme condamnée au rêve…

Année 2001, Claire Fourier récidive avec les joies et les tourments de l'amour.
Dans ***Plus marine que la mer***, Viola nous ouvre son journal intime où flux et reflux d'émotions aux sensuels embruns noircissent les pages. La médiocrité du quotidien, un cancer du sein, le désert affectif, l'indifférence d'un mari, l'incompréhension de l'homme « animal social »… autant de sources de plaisir taries que l'auteure porte aux nues de sa celtitude pour esquisser une rencontre trop passagère. Viola et ses amies confidentes pétries des mêmes convictions, telles des sirènes que les pensées de Nietzsche viendront conforter, chantent le désir féminin. Ici, s'affrontent les caprices de l'existence au gré d'une mer ayant l'amour pour ligne d'horizon.

En 2002, avec ***C'est de fatigue que se ferment les yeux des femmes***, l'auteure nous offre le récit de quatre jours passés auprès de sa mère brutalement décédée, à laquelle elle ressemble tant. Une inadmissible fatalité émaillée de réflexions où l'intensité des mots restitue l'émotion. Rassurantes ou rationnelles, on ne sait trop si ces pensées rendent l'idée plus acceptable, mais il est certain que la profondeur de cette analyse sur les relations mère-fille ne restera pas lettre morte.

C'est ***Au clair de la solitude*** que Claire Fourier nous convie en 2004. Au rythme alerte des déambulations de l'auteure qui savamment mêle le rêve-fiction de jeux érotiques et les réflexions introspectives, le lecteur s'égare dans les méandres de cette étrange « solitude ». Gracieuse Colombine qui conjugue le mot solitude à **tu** quand le **je** s'efface où plutôt s'enquiert d'un **f** pour jouer l'amant. Jef existe-t-il vraiment ? Pétillant récit qui n'en est pas moins clairvoyant.

Avec sa plume provocante pour certains ou sensuellement éloquente pour les plus ravis, dans ***À contre-jour(nal)***, paru en 2006, Claire Fourier se livre à cœur joie sur une période de 365 jours, symboliquement entamée le premier jour de l'an celtique. Solitaire par nature, ce repli volontaire qu'elle cultive jusqu'à son paroxysme s'enrichit toutefois d'un esprit sans cesse en éveil et d'un œil exercé sur le monde extérieur. D'une curiosité plurielle, elle côtoie avec aisance les théories contrariées de Teilhard de Chardin et de Nietzsche, zappe d'une catastrophe naturelle à un discours politique, confesse son penchant spirituel, dévoile une conscience divine, considère avec lucidité les paradoxes d'une humanité en déroute. Bref, elle parle de tout avec franchise. L'encre effervescente inonde les pages de ce journal sans restriction de genres (poèmes, historiettes, aphorismes…), ni de pensées (privées ou publiques). Un réjouissant pied de nez au fameux lit de Procuste !

En 2008, dans ***Comme en passant***, Claire, tous sens en alerte, nous offre une vision panoramique hors du commun, témoignage tout en finesse des petits riens observés au cours d'une échappée de vingt-quatre heures passées à La Rochelle. À l'affût de l'anecdote pour en tirer la quintessence, elle éveille notre curiosité et l'on s'immisce volontiers dans ce dédale de mots non dénués d'humour et d'amour que Bernard Noël apprécie avec justesse dans sa lettre en fin de récit : « *C'est un goût*

traversant une ville. Etrange sensation d'ouïes sans cesse puisant et transformant et associant. On est dans une respiration, on touche la substance d'une vie »…

Dans ***Je ne compte que les heures heureuses****, édité en 2010, Claire Fourier échappe de nouveau à toute fausse pruderie qui tenterait de brider cette langue inventive et merveilleusement évocatrice pour considérer la relation homme-femme dans sa plénitude.
Elle sait faire résonner les instruments de la sensualité, rendre indissociables beautés et souffrances d'un corps à cœur universel. D'une écriture sincère et musicale, elle aborde l'autre et l'en-soi avec ce talent et cette érudition qui lui sont coutumiers tout en exhalant de languides soupirs au parfum d'imprévisible. Si avec Claire le mélange des genres semble désordre bien ordonné par la grâce et l'élégance d'un style personnel, dans ce récit elle s'y livre avec allégresse. Aujourd'hui, le jardin du Palais-Royal est privé de son canon, mais l'auteure, elle, dans son jardin de Carnac voit toujours midi à sa porte !

****Voir petit canon du Palais-Royal sur Wikipedia***

Est-ce vraiment étonnant d'apprendre que Claire Fourier s'exerce également au « haïku » ? Après avoir hanté la bibliothèque de la Maison du Japon pour s'imprégner de cet art, elle qui *aime les poèmes brefs, chantants et concrets*, s'y soumet avec toute la rigueur et la légèreté requises. Une fois de plus, elle réussit à nous enchanter en faisant surgir de l'infime l'essence même de la matière que le regard insatiable a subtilement observée ou que l'ouïe fine a divinement captée. Avec Claire tout est vie, les syllabes virevoltent au rythme des saisons. Elle butine là où les pollens disséminent fraîcheur et gravité, chimères et vérités. Elle essaime avec fantaisie quelques touches miellées non sans y mêler de temps à autre une petite pointe d'acidité…
C'est ainsi que dans ***Le temps de le dire*** (Haïku d'été – 2004) une femme s'abandonne à la nonchalance de l'été au cœur d'un jardin embaumé de fleurs et de fruits, s'attarde aux rumeurs anodines lentement évaporées dans l'air sec si propice à la somnolence, puis l'automne bruine sans tarder pour nous égrener cette saison avec ***Taches de rousseur*** (Haïku d'automne – 2006). Au fil des jours, la nature se dépouille de ses ors flamboyants jusqu'à la troublante nudité que l'auteure aime incarner. Au centre de cette mosaïque haute en couleurs, la solitude berce ses pensées d'une exquise mélancolie dont elle se délecte en toute sérénité. Les chrysanthèmes, sans larmes, s'effeuillent au vent d'un éternel repos. Les lueurs chatoyantes s'estompent au crépuscule d'une hibernation qui acclame le recueil ***Jours écrits en hiver*** (Haïku d'hiver – 2007). Période de recueillement où la petite musique intérieure désertée de tout allegro vivaldien exprime l'angoisse de l'absence. Le doute, comme un linceul, obscurcit un ciel chargé de neige. Le linge sur la corde se fige au murmure de la bise glaciale, mais l'humour pétille aussi dans l'âtre où les braises assoupies se raniment ardemment pour nous convier à ***La valse libertine*** (Haïku de printemps – 2009). Saison où le lyrisme des corps ressuscités après l'engourdissement hiémal dévergonde les syllabes. L'érotisme contorsionne le verbe, les pigments saturent les jardins. Parfois les valises se lestent de nostalgie, entre Carnac et Paris la solitude voyage, mais le tourbillon de cette valse débride bien vite les sens et l'humeur batifole inlassablement.
Tous ces instants volés à l'obsession du temps offrent une écriture qui bannit parfois la contrainte du haïku, mais chez Claire Fourier une trop grande sagesse prêtée au genre serait délit.

Les silences de la guerre aux éditions Dialogues

La guerre est un thème qui passionne Claire Fourier, elle l'a prouvé en 2000 avec ***RC4 en Indochine*** (réédité en 2004). Ouvrage ayant pour toile de fond le nord du Tonkin où une lutte armée entraîne le lecteur aux confins de la violence absolue. Passeuse de mémoire, elle en livre un poignant témoignage non sans y mêler ses propres interrogations sur l'instinct guerrier de l'homme, l'éternel combattant.
Si elle récidive aujourd'hui sur une terre qui lui est familière avec ***Les silences de la guerre***, c'est pour une raison jugée audacieuse.

La lecture à voix haute d'une biographie consacrée à Romain Rolland par l'historien Pierre Spiriot et soudain une idée ou plutôt une « nécessité » lumineuse traverse l'esprit de Claire Fourier.
Il lui faut imaginer le pendant féminin du livre écrit en 1941 par Jean Vercors :
Le silence de la mer, qui traite du mutisme forcené dont font preuve un père et sa nièce face à l'officier allemand hébergé dans leur maison réquisitionnée.
Il faut sans aucun doute posséder l'âme frondeuse, bien que respectueuse, de Claire Fourier pour « oser » s'opposer à ce livre culte et se lancer dans un récit transgressif qu'elle intitulera :

Les silences de la guerre.

En 1943, alors que les hostilités franco-allemandes perdurent, dans un petit village proche de Brest, bordé par la mer, un père et sa fille de 20 ans, prénommée Glaoda, se voient contraints d'héberger un officier allemand natif de la Baltique. Les similitudes avec le roman de Vercors s'arrêtent là…
Affecté à la construction du mur de l'Atlantique, Hermann Christhaller, homme de grande culture et doté d'une indéniable sensibilité artistique, n'adhère pas à ce conflit sanglant et s'oppose ouvertement à l'idéologie hitlérienne.

Mur anti chars - plage de la Guisseyère **- Photo Roland Le Pourhiet**

Une forme de résistance contre l'absurdité de cette guerre, contre la mort, anime farouchement ces trois personnages qui se sont d'emblée imposés à l'auteure. Ils veulent comprendre l'incompréhensible. Le mur du silence ne s'érigera pas, peu à peu le dialogue s'instaure, riche de diversité culturelle et émotionnelle, respectueux des valeurs identitaires des deux pays, pétri du même désespoir face à la mort. Ils évoquent le passé d'une fraternité perdue, anticipent l'avenir d'une Europe unie. Un espoir dans les mots qui s'échangent…
L'auteure nous propulse sur des itinéraires insoupçonnés où sa fascination pour l'humain et ses contradictions se manifestent sous l'influence d'une plume savante flirtant avec la grâce poétique. Comme un pacte pour la paix à venir, l'amour qui s'épanouit avec force entre Glaoda et Hermann n'est pas qu'un simple corps à corps physique, il est aussi pensée osmotique dans une mouvance intellectuelle qui favorise le rapprochement. La littérature allemande s'ébauche sous les traits de Goethe, la musique se recompose sous l'influence de Debussy, puis au-delà de la palette de Caspar

David Friedrich, peintre originaire de la Baltique comme Hermann, avec lequel les amants ont tant d'affinités, la Baltique et la Bretagne se rejoignent sous ce même ciel gris mélancolie magnifiant le paysage.
Les toiles de l'artiste sont sujettes à réflexion. Ensemble, d'un même regard tourné vers l'océan, les « maquisards de l'amour » surplombent le néant au dessus des ***Falaises de craie sur l'île de Rügen***, ils craignent de sombrer dans une ***Mer de glace***. Quant à l'illustre ***Voyageur contemplant une mer de nuages***, les frappe-t-il d'un funeste pressentiment ?
Les destins s'entrelacent, les battements de cœur sont comptés…
Mais l'officier allemand n'est pas qu'amour illicite, il est aussi soutien discret aux activités secrètes menées contre l'ennemi par le père de Glaoda. Ce dernier éprouve lui-même de l'estime pour cet homme loyal et généreux ; aussi, tous deux trinqueront volontiers à l'amitié (ou à la mort).
Dans ce contexte enténébré, grâce à une écriture lumineuse et ciselée qu'authentifient des faits historiques patiemment collectés et retranscrits en italiques, Claire Fourier nous épargne les visions d'horreur en faisant couler plus d'encre que de sang. Une illusion d'intemporalité règne tout au long de ce récit, l'amour et l'art survivent au fracas ambiant.
Prodigieuse performance d'une romancière pacifiste qui sait faire vibrer les mots d'émotion, insuffler une dynamique aux élans du cœur, un livre de femme que Vercors aurait certainement honoré. Succès mérité, le **Prix Breizh-Bretagne 2012** lui a été attribué le 21 juin dernier, ainsi que le **Prix Ar Vro 2012** de la ville de Vannes.

Patricia Guillemain